

*"On n'a que ce que l'on
mérite"*

Stéphane Lemonnier

Stéphane Lemonnier

On n'a que ce que l'on mérite

© Stéphane Lemonnier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5970-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

L'homme gris
Elle est toujours là
Mais qui es-tu ?
La marque du destin
Qui sont-ils ?

La foudre tombe rarement deux fois au même endroit
Ne fais pas autres, ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent

1

Ça faisait déjà trois quarts d'heures, qu'ils tournaient et viraient à travers les allées. Sans compter les trois quarts d'heure précédents, où ils avaient déambulé dans la galerie. Il s'était fait avoir comme un bleu, sans même se rendre compte du piège qu'elle lui avait tendu. Depuis deux semaines au moins, il lui réclamait un nouveau jean pour le boulot. Comme il détestait faire les boutiques, il comptait sur elle, pour qu'elle s'en charge. Depuis les dernières vacances, il avait fait beaucoup d'efforts. Il avait réduit ses heures de travail, ne s'occupait que des petites affaires insignifiantes, qui à défaut de lui procurer un certain plaisir, lui permettaient d'offrir à sa femme des soucis en moins. Il partageait plus de moments avec les enfants, participait quelquefois même, aux devoirs. Elle aurait donc pu lui épargner cette corvée. Pourtant, elle en avait décidé autrement. Puisqu'il voulait un jean neuf, il n'avait qu'à venir avec eux faire les courses pour la semaine. Au début, il avait rechigné, prétextant qu'il avait des trucs à faire dans le jardin. Mais elle n'avait pas été dupe. Pour le convaincre de venir, elle lui avait promis, qu'ils commenceraient par l'achat de son vêtement. Ensuite, s'il trouvait le temps trop long, elle l'autoriserait à aller boire un café en les attendant. Seulement, comme il n'avait jamais mis les pieds dans le centre commercial. Il n'avait aucune idée de l'entrée qu'il fallait emprunter pour se retrouver directement dans la zone des boutiques de fringues. Plutôt que de le guider du bon côté, elle l'avait laissé se garer devant une autre entrée. Celle-là même qui donnait sur le manège et les boutiques diverses de décorations. À peine étaient-ils entrés, que le petit Léo, qui ne l'était plus tant que ça, avait voulu faire un tour de manège. Ludovic en pleine crise d'adolescence avait soufflé et fait mine de vouloir déjà s'en aller. Pourtant quand il avait vu qu'un peu plus loin se trouvait une boutique spécialisée dans les jeux vidéo, ils les avaient plantés là. Lucie de son côté n'arrêtait pas de blablater avec sa mère. Il s'était retenu de lui dire qu'elle n'avait pas tenu sa parole. Il savait qu'en retour, elle lui ferait l'inventaire des fois où il lui avait promis tant de choses et qu'il n'avait pas tenues. Il avait pris son mal en patience, tout en se promettant qu'il ne reviendrait pas de sitôt avec eux en courses. Face aux boîtes de conserve, il était en train de se demander où était le

dilemme. Ça faisait presque cinq minutes que sa femme, allait et venait d'un côté de l'allée pour ensuite aller de l'autre.

— Tu cherches quoi au juste ?

— Des petits pois/carottes !

— Tu n'as qu'à prendre ceux-là, ils ont l'air très bien.

— Non ceux-là les enfants ne les aiment pas, en plus à la cuisson, tout se ramollit.

— Sérieusement, il te faut tout ce temps pour choisir. On a déjà passé dix minutes au rayon des gâteaux secs. On ne va pas passer dix minutes dans chaque allée ! À ce rythme-là, on y est encore dans deux heures.

— Bah comme ça, tu vois ce qu'est mon quotidien. Il n'a rien de bien glorieux, je dirais même qu'il est presque ennuyeux. Néanmoins, tu es bien content quand tu rentres à la maison de trouver un bon repas.

La pique avait été lancée avec le sourire, toutefois, il avait senti comme une note de sarcasme. Il était inutile qu'il y réponde, s'il ne voulait pas s'attirer les foudres de Muriel. Il avait tourné la tête faisant mine de s'intéresser aux autres produits. Rester calme et faire preuve de bonnes volontés. Son but était quand même d'avoir un jean neuf à la fin de tout ce périple.

*

* *

De l'autre côté du magasin, sur le quai de réception, c'était l'effervescence. Le dernier camion de livraison venait d'arriver avec une heure de retard. Autant dire que toute l'équipe était sur les dents. Ce n'était pas tant le retard qui les stressait, mais les demandes multiples des différents managers de rayons se plaignant de ne pas avoir reçu leur marchandise. Tous, ne se préoccupant que de son cas, les avaient appelés à tour de rôle pour les presser de leur amener leurs produits en priorité. Le chiffre d'affaires allait en pâtir et s'ils ne faisaient rien, ça serait évidemment de leur faute. Il faut toujours un coupable dans ces cas-là.

— Totophe, tu te bouges ! Ne reste pas planter au milieu du quai. Amènes déjà l'épicerie dans sa réserve. Ça nous fera de la place pour décharger les palettes de liquides. Luigi, de ton côté, tu te charges d'emmener tout ce qui est surgelé. Pas question que la chaîne du froid soit rompue. On risquerait encore de nous mettre sur le dos, le montant

de la casse.

— Hey ! On se détend. Je n'étais pas obligé de rester. J'ai déjà fait plus que mes heures réglementaires. Donc, c'est plus des « mercis » que je devrais recevoir.

— Compte là-dessus ! Dépêche-toi d'apporter la marchandise. Par contre, tu fais gaffe quand tu conduis. Je n'ai pas envie de m'entendre dire, que tu as encore foutu des palettes en l'air.

Luigi ne répond pas. Il bougonne simplement dans sa barbe et prend la direction du couloir de la mort. Depuis, qu'il travaille ici, il n'a toujours pas compris pourquoi on l'appelle ainsi. Hormis que l'endroit est sombre, il n'y a jamais eu ni de mort, ni d'accident dans ledit couloir. Ses collègues ont une sale manie de donner des noms bizarres aux différentes zones de la réserve du magasin. Ainsi la réserve des surgelés s'appelle le Mont Blanc, celle des produits non alimentaire, la zone Bazar et ainsi de suite. Sans se retourner pour répliquer aux nouvelles mises en garde de son chef, il part au volant de son chariot élévateur. Il emprunte d'abord un premier couloir où se trouvent des toilettes et les ateliers techniques. Ensuite, il klaxonne un bon coup pour prévenir de son arrivée et tourne dans le fameux couloir de la mort. Le coup de klaxon est obligatoire maintenant. À la fois pour prévenir les employés qui pourraient circuler à pied ou avec un transpalette et ses collègues munis eux aussi d'un chariot élévateur. Ça évite les collisions accidentelles. C'est d'ailleurs à cause de ce manque de coup de klaxon. Qu'il y a un peu plus d'un an, pour éviter un collègue arrivant face à lui, il avait malencontreusement fait chavirer une partie des racks¹ se trouvant sur sa droite. Il avait vu, sans rien pouvoir faire, les palettes tombées les unes après les autres sur le sol. Pour la plupart, il s'agissait d'épicerie du style condiments. En quelques minutes, le sol de la réserve avait été recouvert de moutarde, de cornichons, de sauce tomate et d'huile. Il avait fallu deux semaines pour rendre au sol son imperméabilité. Car bien évidemment, l'huile avait rendu le sol plus que glissant. Heureusement pour lui, son collègue avait pris sa défense en expliquant à la direction que de toute façon les règles de circulation dans la réserve étaient inexistantes. Depuis, on avait installé des panneaux STOP, des SENS INTERDIT et instaurer le coup de klaxon pour prévenir de son arrivée. Une fois dans le couloir de la mort, Luigi appuie sur l'accélérateur. La distance à parcourir est d'au moins cinq cents mètres. Il a assez de visibilité pour voir venir un

collègue ou un employé au cas où. Voyant le bout du couloir approcher, il ralentit et s'apprête à tourner sur la gauche en direction de la réserve Mont Blanc. Seulement au moment de le faire, il freine brutalement.

— Quel est l'imbécile qui a laissé c't'engin en plein milieu ? Et après, on va encore dire que c'est moi qui crée des accidents.

Luigi descend de son chariot et s'approche du monte-charge électrique. S'il n'avait pas freiné, il lui serait rentré en plein dedans et vu comment ce dernier est encastré dans le rack. Il aurait assisté à une nouvelle chute monumentale de palettes. Et cette fois-ci sans témoin pour prouver qu'il n'y était pour rien, il se serait pris un blâme. En manœuvrant le monte-charge pour le faire sortir de dessous les racks, il sent comme une résistance. Il est quasiment sûr que c'est encore un employé qui s'y est mal pris et qui l'a coincé sous une palette. Il va falloir qu'il soulève la palette pour la remettre correctement sur les pales du monte-charge. En espérant que celle-ci ne soit pas trop chargée de marchandises. Seulement, au moment où il se penche sous le rack, il pousse un énorme juron. Il manque de se cogner la tête en voulant se relever. Ce qui gêne le monte-charge n'est pas une palette, mais un corps. Sans demander son reste, il se met à courir et déboule dans le magasin au milieu de la clientèle, en hurlant qu'il faut appeler à la police. Ensuite, la dernière image qu'il a vue, repasse devant ses yeux et malgré sa corpulence et sa force de caractère. Il tombe dans les vapes.

2

Comment aurait-il pu faire autrement ? Il n'avait pas eu d'autres choix que de se rendre sur les lieux. Au moment où le type était sorti de la réserve en gesticulant dans tous les sens et criant qu'il fallait appeler la police. Il n'allait quand même pas tourner les talons et faire mine de rien. Muriel l'avait regardé de son regard inquiet, celui qui disait, « je sens que c'est encore une affaire bizarre ». Il s'était abstenu de sourire et au contraire avait pris un air grave.

— Je suis désolé, ce n'est pas moi qui suis allé au boulot, mais le boulot qui est venu jusqu'à moi.

— Rien ne t'empêche d'attendre que tes collègues s'en chargent. Je te rappelle que tu es en week-end avec ta famille.

— Je sais ça, mais depuis le temps, tu sais aussi que plus vite, on est sur les lieux, plus on a de chances de relever des indices immédiats.

À contrecœur, elle l'avait laissé partir dans les réserves du magasin. Toutefois, s'en omettre de lui lancer une dernière phrase piquante.

— Pour ce qui est de ton jean, ce n'est que partie remise. On verra cela le week-end prochain.

Maintenant, c'est l'effervescence autour de lui. Et il dicte à chacun ce qu'il attend d'eux. Dix minutes plus tôt, il avait découvert le corps d'un homme pris en sandwich entre les pales d'un monte-charge. Les pales du dessous restant automatiquement au sol pour assurer la stabilité de l'engin et celles du dessus, s'élevant pour aller chercher les palettes rangées en hauteur. Le corps avait été écrasé, presque haché. Il était évident que la personne qui avait fait cela, avait à plusieurs reprises fait monter et descendre les pales du dessus. Brisant ainsi tous les os du corps et sectionnant les muscles et les chairs.

— J'aime autant dire que ce n'est pas beau à voir. C'est comme si le type s'était fait mâchouiller par une espèce de mâchoire géante. Genre un T-Rex qui aurait voulu le bouffer.

— Ok ! Épargnez-moi les détails et dites-moi plutôt, qu'elles sont vos premières conclusions.

— La victime est un homme d'une cinquantaine d'années, avec une assez forte corpulence, du moins avant qu'on ne l'écrase comme une mouche. Écrasement qui a eu lieu après avoir reçu un coup derrière la

tête. L'homme devait être inconscient quand on a commencé ce mâchouillage. Bien sûr, ce n'est pas le coup derrière le crâne qui l'a tué, mais bien entendu l'éclatement progressif de tous ses organes et de son squelette. C'est bizarre qu'on lui ait laissé la tête intacte. Sans quoi, je n'aurai pas su vous dire s'il avait été conscient ou non au moment des faits.

— On voulait certainement qu'on découvre rapidement son identité. Il y a là, sûrement un message, mais pour l'heure, je reste dans le flou complet.

— Ah d'accord ! Et donc, vous savez de qui il s'agit ?

— Il s'agit du directeur du magasin, Monsieur Magré Côme. Cinquante-trois ans, marié et deux enfants.

— Et vous savez pourquoi il se trouvait dans la réserve ? Vous devez certainement avoir des témoins. Parce que généralement ce genre de personnage se déplace rarement dans de tels lieux, seul.

— Je n'ai rien du tout, à part l'employé qui l'a découvert. Il a été tellement choqué que les pompiers ont dû l'emmener à l'hôpital.

— C'est sûr que pour lui, il y avait un truc à faire, tandis que pour le gars là-bas. Nada !

— Dites Docteur, vous êtes toujours comme ça ?

— C'est-à-dire, je ne comprends pas ?

— Un homme est mort de façon horrible et vous avez l'air de prendre ça à la légère.

— Pas du tout ! Seulement dans mon métier, si on ne relativise pas rapidement, on a vite fait de se retrouver chez les fous. Je suis tout aussi sensible à ce qui est arrivé à ce pauvre homme que vous. Toutefois, je me dois de garder un esprit ouvert et vif. Je sais que pour la plupart des gens, ma façon de faire peut paraître choquante, mais je n'ai pas le choix. Mon métier est de découvrir comment les gens sont morts, pas de comprendre pourquoi. Ça s'est le vôtre.

— Mouais ! Autant dire que ce n'est pas gagné sur ce coup-là.

— Ne soyez pas défaitiste. Celui ou celle qui a fait cela, en voulait rageusement à cet homme. Il vous suffit de savoir qui lui en voulait assez pour passer à l'acte. Vous aurez vite fait de trouver des suspects.

— Je vous rassure, j'en ai déjà.

— Ah bah voilà ! Il ne vous reste plus qu'à les interroger un par un.

— C'est impossible, il y en a trop. Si je devais les interroger un à un,